

PRESENTATION DE L'OUVRAGE DE GRIGNON ET PASSERON,
LE SAVANT ET LE POPULAIRE, 1989

I/ Présentation de l'ouvrage

-Il ne faut attendre ni de l'ouvrage ni de cette présentation une solution au dilemme constant entre mépris de classe-racisme de classe/ relativisme démagogique. Comme Grignon et Passeron le disent eux-mêmes, il ne s'agit ni présenter une théorie des cultures populaires, ni de prescrire une nouvelle méthodologie. **Il s'agit d'arriver à désigner et du coup à comprendre, à expliciter, ce qu'ils appellent « un embarras » à chaque fois que la notion de Peuple est traitée, employée, qu'il s'agisse de la sociologie ou de la littérature.** Il ne s'agit pas de sortir de cet embarras (les auteurs disent eux-mêmes qu'ils savent qu'il est indépassable), mais de le maîtriser en arrivant à le dire, à le comprendre.

-Dans *Le Savant et le Populaire*, il faut préciser qu'il s'agit bien plus, quoiqu'en dise l'introduction (qui présente l'ouvrage comme une étude de la notion de peuple quand elle apparaît dans la production romanesque ou sociologique) d'une réflexion surtout sur la méthode sociologique. Les exemples ne sont quasiment que des exemples sociologiques (Balzac utilisé plutôt comme Balzac vu par les sociologues que comme Balzac lui-même). La structure de l'ouvrage est la suivante : nous avons une première partie sur la sociologie, une deuxième partie bien plus brève sur la littérature, notamment la littérature dite réaliste et naturaliste, et sur Zola.

Cette présentation s'appuiera surtout sur cette première partie, qui pose des bases théoriques et méthodologiques, et nous nous demanderons en conclusion si on peut réellement utiliser ces notions en littérature, et de quelle manière.

II/ Présentation des concepts majeurs

Comment parler des cultures populaires ou dominées ?

1) Faut-il trouver de nouveaux outils d'analyse pour analyser une culture dominée ?

La sociologie, de par son histoire, n'est-elle pas réglée sur la culture dominante ? N'y a-t-il pas alors de risque que ses instruments et ses règles ne fonctionnent pas sur les cultures dominées ? (cf p. 18) Les outils de la sociologie « [l]orsqu'elle se tourne vers les cultures populaires, la sociologie de la culture n'est pas innocente, elle est déjà armée de théories, le plus souvent implicites (...) » (p. 22). Une des théories implicites est par exemple de penser savoir *a priori* ce qu'il est important, pertinent d'étudier en terme de culture ou non.

Le problème de l'application calquée d'outils d'analyse : est-ce qu'on ne risque pas, en utilisant les outils de description et d'interprétation du symbolisme des cultures dominantes de a/ manquer tout simplement des symbolismes indexés différemment de la culture populaire b/ de mal les interpréter (en faisant référence à un autre principe que le principe auquel la culture populaire se réfère) ?

2) **Autonomie et hétéronomie.** (cf p. 19)

Comment considérer la culture populaire ? Faut-il pour comprendre la cohérence symbolique de la culture populaire la traiter comme un univers significatif autonome en oubliant « tout ce qui est autour d'elle et au-dessus d'elle, et d'abord les effets symboliques de la domination que subissent ceux qui la pratiquent » ? (quitte à y revenir plus tard ?) Ou comme un univers hétéronome, en ne considérant cette culture que pour l'interpréter d'emblée par rapport à la culture dominante, interpréter ses démarches sa symbolique, etc par rapport à ce principe de domination ?

Problème et risque des deux démarches :

Si on considère la culture comme autonome : la considérer comme une altérité pure est tout simplement faux. Une culture dominée n'a pas d'autosuffisance symbolique. Sous prétexte de mettre en valeur la richesse d'une culture dominée, on risque une erreur, voir une injustice interprétative « en choisissant d'ignorer dans la description de leur culture ce qui n'est jamais relativisé ni relativisable dans la réalité de leur condition, à savoir l'existence toujours proche et intime du rapport social de domination » (p. 23) C'est donc le risque de **populisme** (ne voir la culture populaire que comme autonome).

Si on considère la culture comme hétéronome, que comme en rapport avec une culture dominante, comme une altérité mêlée aux effets directs ou indirects d'un rapport de domination, le risque est de nier complètement sa valeur et sa force symbolique, et d'oublier que « même dominée une culture fonctionne encore comme une culture » (p. 21) C'est le **misérabilisme** (ne voir que la dépendance par rapport à une autre culture dominante)

= Il s'agit donc d'un choix méthodologique, mais aussi politique. Mais pour Grignon et Passeron, c'est un non-choix, selon eux on ne peut pas choisir entre ces deux démarches, car cette équivocité est l'essence même de la culture dominée : « *l'ambivalence significative* d'une culture dominée lui fera toujours avouer quelque chose de vrai lorsqu'on la mettra à la question de n'importe lequel de ces deux interrogatoires ». (p. 21)

D'ailleurs, ce même schéma fonctionne si on parle aussi de culture dominante. Si on ne la considère que comme autonome, que dans leur cohérence culturelle, c'est le légitimisme, si on ne la considère sa structure que en la considérant comme une fonction dans un rapport de domination, c'est l'idée du relativisme culturel. L'équivocité est peut-être intrinsèquement liée à la notion même de culture

3) **Le problème de la pertinence du concept de « domination » associée à la culture**

D'un point de vue de pertinence du vocabulaire, est-il adéquat d'employer les qualificatifs de « dominant » et de « dominé » pour des symbolismes (cultures et idées ?) P. 24 Il y a un problème à plaquer une conception marxiste (qui parle d'abord d'une exploitation économique) au symbolisme : le processus de domination symbolique ne se laisse pas saisir par les mêmes critères et les mêmes constats que le processus de domination économique. P. 24 « Des « idées » commandent-elles à d'autres idées comme des hommes commandent à des hommes même quand les unes sont les idées des hommes qui commandent et les autres les idées des hommes qui obéissent ? » (p. 24)

Selon Grignon et Passeron on plaque le schéma marxiste parce qu'on a lu de manière trop rapide dans *l'Idéologie allemande* l'idée d'une correspondance entre « puissance matérielle dominante » et « puissance spirituelle dominante ». Il faut relire le texte de Marx.

Marx, *L'idéologie allemande*, traduction de Jean Quétier et Guillaume Fondu, Éditions Sociales, Paris, 2014

« Les pensées de la classe dominantes sont, à chaque époque, les pensées dominantes, c'est-à-dire que la classe qui est la puissance matérielle dominante de la société est en même temps la puissance spirituelle dominante de celle-ci. La classe qui a à sa disposition les moyens de la production matérielle dispose par la même occasion des moyens de la production spirituelle, si bien qu'en moyenne les pensées de ceux à qui font défaut les moyens de la production spirituelle sont soumises à cette classe. »

-Cela veut dire que la classe dominante impose ses idées, mais pas comme rapport de force, comme domination par rapport à des idées dominées : les idées dominées n'existent même pas, notamment parce que les idées dominantes se présentent de plus en plus comme universelles et universalisantes. Et il s'agit d'idées, au sens politique du terme, et non de culture au sens symbolique.

-Ce n'est pas le même fonctionnement et cela peut entraîner à des contresens. Explicitons ce que Grignon et Passeron veulent dire par une lecture minimalement marxiste de *La Reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement* écrit par Bourdieu et Passeron (Éditions de Minuit, 1970) : il n'est pas aussi simple de penser une corrélation entre capital économique et réussite scolaire, de type les enfants de riches, de ceux qui ont du capital économique réunissent mieux à l'école. « La connaissance des rapports de force entre groupes et classes n'apporte pas sur un plateau la clé de leurs rapports symboliques et du contenu de leurs cultures ou de leurs idéologies. » (p. 27) L'exemple peut être celui des professeurs et de certains intellectuels, avec la notion de capital culturel qui n'est pas forcément corrélée à celle de capital économique.

III/ Exemple. « Distance à la culture et choix de méthode » (p. 55) Labov et la réaction populiste à l'analyse misérabiliste

= étudions un exemple, le choix méthodologique de Labov dans son étude du langage dans les ghettos noirs. 1978, *Le Parler ordinaire : la langue dans les ghettos noirs des États-Unis*. (Texte en pièce jointe)

1) La situation de l'étude du parler populaire avant Labov

Les auteurs que cite Labov sont ceux qui se sont inspirés (en le simplifiant) de Bernstein et de son ouvrage *Langage et Classes sociales, codes socio-linguistique et contrôle social*.

Il y a eu une simplification autour de la notion de « handicap ». Bernstein analyse le problème de l'échec scolaire (qui peut être lié à celui de la déviance, indiscipline scolaire et délinquance) des enfants de classe ouvrière, et des fractions inférieures (les noirs). Bernstein tente d'expliquer la différence de réussite et de comportement linguistique à l'école (ce qu'il appelle « handicap »), dans la forme de langage utilisée dans la famille et dans la communauté (maîtrise linguistique, rapport aux normes et à l'autorité). Il oppose deux formes d'usage du langage, l'une formelle (*formal*) caractéristique des sujets de classe moyenne, et l'autre commune (*public*).

= cette thèse a été extrêmement simplifiée, notamment dans le fait de ne considérer qu'une notion à la multiplicité de facteurs pouvant expliquer la non-maîtrise du langage scolaire. Il y a même eu des interprétations racistes de cette thèse (qui ne correspondent pas aux ouvrages de Bernstein).

2) Le problème du choix des outils sociologiques

Labov critique les choix méthodologiques des sociologues qui l'ont précédé dans l'étude du parler noir, notamment le fait d'importer des outils de la culture dominante pour analyser une culture dominée. De fait concrètement ces sociologues ont fait le choix 1) d'appliquer des questionnaires qui ne parlent pas aux enfants, voir qui peuvent être identifiés comme les marques d'une relation scolaire ou policière et qui crée donc le mutisme (ou des réponses en formes d'onomatopées ou de syllabes, ce qui fait parler de non maîtrise du langage) 2) les isoler, alors que le propre du parler des enfants des ghettos est de fonctionner en groupe 3) les mettre dans un rapport adulte-enfant qui les paralyse.

Labov opère de nouveaux choix : pour comprendre l'authenticité de ce langage, il change d'outil et tente de trouver des situations de parole qui restituent au parler noir toutes ses fonctions culturelles et sociales, pour ne pas détruire cette production verbale. Il cherche à recréer des situations authentiques (notamment en ayant dans son groupe d'enquêteurs des enfants noirs)

3) Choix méthodologique de Labov : comprendre ce qu'implique ce choix. Pourquoi un choix méthodologique implique une pré-construction d'objet.

Labov prend à contrepied des outils méthodologiques qu'il juge défailants. Mais ses propres outils impliquent aussi un système d'hypothèses. Son hypothèse c'est l'autonomie symbolique du monde social de la culture de rue. Il veut la comprendre de l'intérieur, sans faire de lien avec l'extérieur pour construire ce monde dans un système.

Il y a sans doute une certaine réussite : il arrive à faire voir une structure, un système avec des règles de fonctionnement là où les autres (c'est une vision misérabiliste) ne voyaient que des retombées très pauvres d'une maîtrise très sporadique et limitée de la culture légitime.

4) Critique des choix méthodologiques de Labov comme populistes

On peut lire vraiment la critique de Labov comme une contestation populiste.

a) Le problème, c'est que Labov ne pose pas seulement la question de l'arbitraire de la hiérarchie des formes de langue, elle inverse la hiérarchie. On a un renversement de la hiérarchie misérabiliste en hiérarchie populiste. Nous retrouvons tous les éléments d'inversion de la hiérarchie, par le principe récurrent d'inversion du signe affecté aux éléments de la description : affirmation de la valeur de l'expression spontanée des enfants de classe populaire (on note le vocabulaire mélioratif employé dans la description de cette expression), effort pour démontrer que leur langue est plus expressive que les classes cultivées (cette langue ne serait pas seulement expressive mais plus expressive que celles des dominants), et critique des classes cultivées (Labov ne parle pas de non-maîtrise du langage, mais emploie simplement des termes péjoratifs, sans justifications ni exemples, ce serait une langue non pas non-maîtrisée, mais ergoteuse, pompeuse, trop fournie).

b) = c'est vraiment une vision populiste, qui a le désavantage d'ignorer les conditions sociales de production de ces formes de langage, mais aussi les conditions sociales d'exercice de ces formes de langage.

En effet, Labov en prêtant une totale autosuffisance symbolique à la culture d'un groupe de pairs, qui sont des jeunes gens, dans un ghetto ne prend pas en compte plusieurs points, notamment le fait que c'est une culture transitoire, instable, tout simplement parce que l'enfant va grandir et qu'il va se heurter à

d'autres systèmes (école, exclusion de l'école/ travail) qui vont rappeler à cette culture sa position d'infériorité par rapport à une autre culture.

= On voit vraiment ici le lien entre un choix idéologique, voire politique et une méthodologie. On ne pourrait pas réhabiliter totalement la culture de rue comme le fait Labov sans sa méthodologie. Il y a un lien logique entre une méthode qui choisit de faire abstraction de tout rapport de domination et le fait de prôner l'autonomisation culturelle, voire la supériorité de la culture de rue. Tout comme il y a un lien logique entre une méthode qui ne fonctionne que sur des outils dominants qui de fait répètent un rapport de domination et la conclusion qui ne voit dans la culture de rue que la copie (en moins bien) de la culture dominante.

Comment donc parler d'une culture dominée sans tomber soit dans le misérabilisme soit dans le populisme ? Y a-t-il un moyen d'éviter ces deux excès ? On voit vraiment comment la démarche populiste peut être pernicieuse, même d'un point de vue pragmatique politique avec Labov (puisque nier le processus de domination ne fait certainement pas disparaître les processus de domination).

Que peut-on faire ? L'ouvrage ne nous propose pas une solution, mais des méthodes de vigilance : il s'agit toujours de montrer ce qu'implique chacun des choix, chacune de ses recherches, et de chercher à toujours être conscient des conséquences des deux démarches choisies.

IV/ Démarche de Grignon et Passeron : admettre que ce clivage indépassable, tout en cherchant à le dépasser. Forger des outils rigoureux

1) Le choix de l'alternance. Problèmes méthodologiques qui subsistent

Grignon et Passeron ne proposent pas de solution. Leur démarche d'alterner entre une vision autonome et une vision hétéronome, pour éviter de tomber dans l'écueil de l'une ou de l'autre voie. (C'est pour cela qu'ils déçoivent souvent, ne semblent pas voir de dépassement possible)

Citations p. 108

« Il ne faut pas oublier, lorsqu'il s'agit d'organiser ou de stabiliser les rapports entre les deux grilles de description d'un symbolisme dominé (en termes d'autonomie ou de référence à la domination), que la problématique de l'alternance entre ces deux logiques (selon les moments, les lieux, les pratiques ou les sous-groupes considérés) a le mérite de définir et d'encadrer très clairement les tâches du repérage et de l'observation empiriques.»

« Par la discrimination qu'elle impose, la problématique de l'alternance est déjà plus exigeante que les grilles toujours distordues par quelque parti pris idéologique, qui convient à ne retenir d'un symbolisme dominé que ce qui est tout l'un ou tout l'autre. »

= ce n'est donc pas un processus de dépassement, mais une perspective alternativiste.

Cette solution, outre qu'elle est théoriquement assez décevante, ne résout pas tous les problèmes posés. Certains problèmes méthodologiques qui subsistent, problèmes soulignés par Grignon et Passeron eux-mêmes.

-De la description à l'interprétation. Les auteurs, par exemple, préconisent l'inventaire descriptif et systématique des possessions et des pratiques. Mais de fait, on ne peut dissocier description et

interprétation : quand on parle d'achat par exemple, peut-on juste lister, décrire le choix d'un achat sans expliquer par rapport à quoi ce choix d'achat est fait (cela faute de ceci qu'on a acheté cela ?). Quand on décrit une pratique d'un dominé, on va l'expliquer par rapport à la culture dominante (on fait apparaître le degré auquel la culture dominante investit les pratiques des dominés, la manière dont elle les travaille, ce que les auteurs appellent « l'ambivalence »). Mais dans ces cas-là, où est la frontière entre sociologie scientifique et psychologisme déplacé ? Car il s'agit bien de cerner l'inconscient du goût populaire : comment savoir si c'est une démarche authentique ou si on crée des artefacts, voir si on projette des fantasmes personnels ?

On retombe encore une fois sur la question des outils. Grignon et Passeron tentent de répondre à ce problème.

2) Inventer d'autres outils sociologiques

-Le problème d'utiliser un même outil pour les classes dominantes et dominées : la notion de capital

Pour analyser les pratiques des dominants, on part de ce qu'ils possèdent : le capital, économique, social, culturel. L'outil utilisé est donc l'analyse du capital. Mais comment peut-on utiliser cette notion de capital, quand on parle de ceux qui ne possèdent presque rien ? Est-ce que le fait d'utiliser le même terme de *capital*, pour décrire des réalités très différentes, des avoirs, des possessions très différentes (en terme économique, scolaire, culturel) n'escamote pas la distance immense entre dominés et dominants ? Est-ce que ce n'est pas un outil qui devient complètement inopérant lorsqu'on en arrive aux classes les plus dominées, lorsqu'on descend dans la hiérarchie sociale où on ne trouve plus d'équivalents des différentes réalisations du capital ? On est dans un cas, avec les classes les plus dominées, où un instrument forgé pour l'étude des goûts dominants, la notion de capital, devient inutilisable et en tout cas ne permettra plus de montrer des variations, des diversités de pratiques, tellement le capital est faible.

Ce que Grignon et Passeron proposent, ce serait de trouver des équivalents. Par exemple, comme homologie du capital économique des fractions possédantes de la classe dominante, on pourrait considérer la petite propriété, le petit patrimoine. Comme équivalent du capital culturel des fractions intellectuelles, la culture professionnelle, la culture de métier (cf les ouvriers qualifiés, l'élite ouvrière), comme équivalent du capital social, le réseau de relations à base locale, familiale, professionnelle, militante. Et on pourrait pousser loin l'homologie, de même qu'on peut distinguer des sous-espèces de capital culturel, on pourrait distinguer des sous-cultures de la culture de métier (culture militante, traditionnelle, etc) : ainsi Grignon et Passeron reprennent et élargissent et spécialisent à chaque fois le concept de capital, pour l'adapter à la description des avoirs populaires

Mais cela plusieurs problèmes :

a/ Ces nouveaux outils ne résolvent pas le problème de l'ambivalence, et ils doivent ou peuvent toujours être considérés sous le double angle autonomie/hétéronomie. La culture technique constitue à la fois un acquis conquis par la classe ouvrière et une forme de culture dominée qui, outre qu'elle sert à la sélection de l'élite ouvrière, peut induire une forme particulière de reconnaissance des hiérarchies culturelles dominantes.

b/ Le problème de la technique analogique. En utilisant cette technique analogique, ne risque-t-on pas de fausser la réalité de la description de la classe dominée. On veut redonner du capital au pauvre, en parlant de capital culturel pour la culture de métier par exemple. Le problème c'est que la conceptualisation de tel avoir en terme de capital affaiblit la description du mode de description des

différences (p. 128). Est-ce que vouloir absolument donner des propriétés aux dominés ce n'est pas aussi nier la domination des dominés ?

= On retombe dans le problème entre misérabilisme et populisme. Parce que si Grignon et Passeron proposent cette méthode analogique c'est bien pour **éviter de faire du misérabilisme** : avec la répartition ordinaire des outils de la sociologie, les classes dominées sont peu étudiées, semblent n'avoir que les restes des classes dominantes (les goûts populaires sont d'avance disqualifiés « comme glanage abandonné aux va-nu-pieds qui passent après la moissonneuse-batteuse théorique » P. 129) mais **ils risquent de faire du populisme et par conséquent de nier la domination** : en attribuant aux différentes fractions des classes populaires des propriétés, des équivalents des différentes espèces de capital, on risque de s'aligner aussi sur le scénario de l'uniformisation culturelle, du relativisme, de l'embourgeoisement de la classe ouvrière, des classes moyennes, etc.

c/ Le problème de la pertinence théorique. De manière plus générale, on pourrait dire qu'un problème de pertinence méthodologique se pose sur cette application du concept de capital aux réalités populaires. Le concept de capital est conçu pour penser des champs, c'est-à-dire des espaces compétitifs régis par des logiques de gain et de perte. Le paradigme du champ pour Bourdieu, c'est l'espace scolaire avec ses classements etc. Or, il se peut très bien que tout un pan de la réalité sociale soit impensable en ces termes, et notamment chez les classes populaires.

3) La démarche de Bourdieu

Sur ce double écueil misérabilisme/ populisme, notamment en ce qui concerne le parler populaire, on pourrait se tourner vers d'autres auteurs, notamment Bourdieu, qui est très étrangement très peu cité dans *Le Savant et le Populaire*, mais qui a aussi travaillé sur la langue populaire.

Bourdieu. Sur le langage populaire. « Vous avez dit populaire ? » in *Actes de la recherche en sciences sociales* (1983) Repris dans *Langage et pouvoir symbolique* (2001)

Dans cet article, il s'interroge sur la façon d'appréhender ce qu'on appelle la langue populaire, l'argot, et notamment sur la défense exaltée de l'argot, à la fois comme langue de lutte, de révolte contre la domination linguistique, les normes dominantes, etc (la victoire qui serait l'équivalent d'une conquête de l'autonomie). Bourdieu ré-interroge le rapport avec la langue dominante, et notamment la complexité de cette lutte.

Bourdieu déclare que les visions dominantes s'appuient sur des taxinomies dualistes, et que ce principe instaure une coupure dans le *continuum* des parlers : c'est ainsi que naît la notion de langage populaire, de langage bas contre le langage correct des classes élevées (et c'est d'ailleurs une vision complètement fautive qui ne prend pas en compte les diversités, les chevauchements, comme le parler relâché des dominants, le familier). Mais l'argot, dont on fait à tort selon Bourdieu la langue populaire par excellence naît d'une sorte de calque de ce principe de dualité. Pour résumer, l'argot est la recherche d'une forme distinguée par rapport au reste de la langue vulgaire (d'ailleurs elle est reconnue comme forme distinguée par certains dominants), c'est donc le produit d'une recherche de la distinction, mais dominée, et ce de fait qui va produire des effets paradoxaux « que l'on ne peut comprendre lorsqu'on veut les enfermer dans l'alternative de la résistance ou de la soumission, qui commande la réflexion ordinaire sur la langue (ou la culture) populaire. »

Bourdieu semble donc l'argot, la langue populaire non pas comme espace autonome mais bien hétéronome : sa création ne peut être comprise que par rapport aux principes de la langue dominante. Mais lorsqu'il s'agit du fonctionnement de l'argot, Bourdieu adopte lui-même une perspective alternativiste hétéronomie/autonomie. C'est la distinction des *marchés*, les divers moments de production possible de la langue populaire. On peut distinguer le marché moins autonome, le plus complètement soumis aux normes dominantes (les relations avec la justice, la médecine, l'école). Ce sont des marchés privés entre dominés et dominants, des situations officielles, où la réponse est souvent moins l'argot que la parole embarrassée ou le silence, et à l'autre extrême le marché franc, le plus autonome. Bourdieu donne comme exemple de marché franc les prisons (ce qui est contestable, il faudrait distinguer divers espaces à l'intérieur de la prison, si la promenade est sans doute un marché franc, l'accès aux autres espaces ou domaines de l'univers pénitentiaires fonctionnant quasi exclusivement par un système de demandes et d'autorisations écrites, il s'agit de marchés peu autonomes) ou la bande de jeunes. La vraie affirmation d'une contre-légitimité linguistique n'est possible que dans un marché franc, régi par des lois de formation qui lui sont propres, dans des espaces propres.

= ici, Bourdieu arrive à ne pas tomber dans un excès, une vision complètement autonome ou complètement hétéronome parce qu'il prend en compte la complexité de l'objet et la complexité de ses espaces de réalisation. Ce n'est pas une alternance méthodologique plaquée sur l'objet, mais la nature de l'objet qui permet de fait de différencier des situations d'autonomie limitée et d'hétéronomie tout aussi limitée.

Mais de fait, dans le cas de l'étude de la langue populaire, l'objet même se prête assez facilement à cette alternance, comme sans doute des cas de *culture* au sens élargi du terme (façon de vivre, façon de parler). Il est sans doute plus difficile de respecter cette alternance ou ce juste milieu dans des cas de *culture* au sens plus restreint d'œuvre (lorsqu'il s'agit par exemple de juger de la qualité d'une œuvre, etc)

VI/ Questionnements et pistes

Si on fait le bilan de ce qu'apporte cette mise en garde méthodologique, plutôt que ce précepte méthodologique, de Grignon et Passeron contre le double écueil populisme/misérabilisme on peut dire que :

1) Pertinence sociologique. C'est un concept qui fonctionne dans la démarche de **l'analyse sociologique**, surtout dans l'analyse de la culture populaire au sens élargi du mot *culture*. C'est un garde-fou épistémologique intéressant et pertinent quand il s'agit de se demander comment traiter, notamment comment décrire et interpréter une culture populaire.

2) Pertinence littéraire. Il faudrait se demander si c'est un principe pertinent en ce qui concerne la culture au sens plus restreint du terme, c'est-à-dire l'art et la littérature, avec notamment tout ce qui concerne les questions de valeur. Est-ce que pour juger de la valeur d'une œuvre le fait de se demander si juger si elle est bonne ou pas fait partie d'une posture misérabiliste ou populiste et pertinent ou non ?

On peut dégager quelques brèves pistes de réponses.

Il semble que cela puisse être un critère pertinent quand il s'agit de critique littéraire et de choix d'échelle dans cette démarche critique. Doit-on juger la valeur d'une œuvre par rapport au canon dominant ? Si on juge un roman populaire, un roman policier, est-ce qu'on va le juger en hétéronomie, par rapport au livre classique, ou en autonomie, par rapport aux codes du roman policier ? Cette question est

pertinente, mais elle ne résout pas le problème de l'échelle des valeurs, a-t-on une posture relativiste (il y a différents codes mais ils se valent) ou légitimiste (il y a des codes supérieurs à d'autres), ou encore vraiment populiste (c'est mieux parce que c'est populaire)

Quand il s'agit de création littéraire, Grignon et Passeron pensent qu'on peut faire le lien entre les problèmes sociologiques évoqués et la littérature. Lorsque les romanciers décident de choisir leurs héros dans leurs classes populaires, ils sont confrontés à des problèmes analogues (du moins dans leur principe) à ceux que rencontre la sociologie lorsqu'elle entreprend d'étendre l'analyse du goût aux classes populaires (p. 211) : les problèmes de documentation, d'enquête, de valorisation de réhabilitation du sujet, mais aussi les problèmes de représentation et de traduction : comment par exemple rendre la langue populaire, orale, dans la langue littéraire ? On peut voir plus précisément comment on peut retrouver le risque de double écueil populisme/misérabilisme, ou plutôt autonomie/hétéronomie quand il s'agit de peindre un monde populaire, qui est un monde autre que celui du lettré qui écrit et de celui qui lit. Soit on le peint en autonomie totale, mais cela paraît impossible de peindre des héros populaires sans montrer les rapports de domination. L'écrivain se trouve non seulement confronté au problème de son choix méthodologique par rapport à son sujet (héros populaire ou classe populaire), mais aussi au problème de proposer une lecture lisible pour le lecteur non-populaire. Par exemple G. Sand se demandait comment rendre le patois berrichon, elle justifie le fait qu'il faut une traduction pour ce qu'elle appelle « l'homme civilisé » car sinon le langage recopié tel quel serait incompréhensible. Donc le principe même d'écrire, qui suppose l'acte de lecture, suppose de représenter le monde dominé en référence au monde dominant dans lequel vit le public, le lecteur. Mais alors comment rester authentique ? L'authenticité peut vite devenir goût bourgeois du pittoresque, il s'agit s'encanailler le temps d'un roman : c'est l'amateur de pittoresque social qui demande au roman réaliste de lui faire vivre la vraie vie du Peuple sans pour autant perdre sa conscience et son identité bourgeoise

Il faudrait sans doute abandonner les mots de misérabilisme et de populisme qui ont des connotations qui ne vont pas forcément fonctionner pour la littérature, quand Grignon et Passeron parlent de Zola, ils emploient d'autres mots, ils parlent de la tension entre certaines tendances qu'ils appellent plébéianisme et son ethnocentrisme de classe. On pourrait reprendre ces notions-là, utiliser les notions de plébéianisme ou l'opposé (par exemple pour Balzac) de légitimisme quand il s'agit des intentions de l'auteur, et la question de l'ethnocentrisme de classe, quand il s'agit de montrer les déterminations qu'il subit (là on est dans la sociologie des conditions de production de la littérature, sur lesquelles a par exemple travaillé Gisèle Sapiro, *La sociologie de la littérature*).

Cette démarche dénonce l'illusion de la neutralité des écrivains. Par exemple, Zola se prétend neutre, ainsi dans le Dossier de *l'Assommoir* il écrit « Ne pas flatter l'ouvrier et ne pas le noircir. Une réalité absolument exacte. Au bout la morale se dégageant elle-même. Un bon ouvrier fera l'opposition ; ou plutôt non, ne pas tomber dans le Manuel. » Pour Grignon et Passeron, Zola n'est pas du tout neutre. Sa position qui pourrait sembler proche du plébéianisme, le fait de mettre le Peuple au centre du roman est en réalité une stratégie littéraire, un choix personnel de carrière (notamment par rapport à Balzac) et sa description n'est pas neutre : le signe d'un jugement, d'un ethnocentrisme de classe revient régulièrement « Zola nous renseigne sans doute moins sur les mœurs réelles des ouvriers parisiens du Second Empire que sur les humeurs réactives que les relations avec les classes populaires engendrent chez les dominants ou dans les classes moyennes. » Et s'il y a des nuances dans cet ethnocentrisme, s'il y a des marques de plébéianisme, selon Grignon et Passeron, cela vient sans doute d'un ressentiment d'exclu à l'égard d'une classe dominante qui ne l'accepte pas toujours.

On pourrait aussi parler du problème de la divergence entre l'intention et la réalisation. On le cas de Balzac, réactionnaire monarchiste affirmé dans sa *Correspondance*, dans tout ce qui est paratexte et

qui écrit finalement une œuvre qui n'est pas une œuvre à la gloire de la réaction et de la monarchie. On peut, pour expliquer cette divergence, proposer plusieurs pistes interprétatives 1) On connaît les analyses célèbres de Zola, de Hugo qui renversement complètement l'œuvre de Balzac (voir l'analyse de Zola sur le *Cabinet des Antiques*, et le discours de Hugo qui proclame Balzac écrivain révolutionnaire, de « la forte race des écrivains révolutionnaires », qu'il le veuille ou non) 2) L'analyse de Lukacs (*Sur Balzac*) qui va expliquer cette divergence par un courant dans lequel s'inscrit Balzac, et qui va opposer la réussite, la vérité du roman réaliste à l'intention de l'auteur (cf *Les Paysans*).

3) Pertinence politique. Ce critère populiste/misérabiliste, ce garde-fou méthodologique peut-il avoir un sens, une pertinence politique, un intérêt, une efficacité politiques ?

-Il faut préciser que ce n'est pas du tout la démarche de Grignon et de Passeron : pour eux certes leur vigilance peut servir à faire disparaître cécité légitimiste stupide, mais ce n'est pas l'intérêt primordial de leur démarche.

-Bourdieu ne répond pas à cette question. Il décrit le moment où le langage populaire peut s'épanouir (hors relation avec les dominants) et ne peut pas s'épanouir (relations avec les dominants) mais ne se prononce pas de la revendication politique par exemple de l'argot, du parler populaire comme signe de fierté de classe.

Il pointe seulement les effets de contre-finalité : lorsque la recherche dominée de la distinction porte à affirmer ce qui distingue les dominés « c'est-à-dire cela même au nom de quoi ils sont dominés et constitués comme vulgaires », c'est-à-dire la logique d'affirmation, de revendication du stigmaté comme principe de leur identité (Noir dans l'exemple de Bourdieu, pute dans certains débats actuels) « faut-il parler de résistance ? (...) et quand, à l'inverse, ils travaillent à perdre ce qui les marque comme vulgaires, et à s'appropriier ce qui leur permettrait de s'assimiler, faut-il parler de soumission ? » Bourdieu ne répond pas à cette question, qui est de fait une question politique. Il importe donc de repréciser le choix politique inhérent au choix sociologique : soit on se donne pour tâche de relégitimer des cultures considérées comme arbitrairement méprisées, soit on tâche de dévoiler les mécanismes de la domination en refusant de penser que celle-ci est avant tout d'ordre culturelle. On peut alors se demander si la démarche prudente de Grignon et Passeron n'est pas incompatible avec un parti-pris politique.